



LES FAITS

Décrire les évolutions que connaît depuis plusieurs décennies l'univers des croyances et des pratiques religieuses **impose au préalable de rappeler les outils utilisés** par les sciences sociales **pour saisir les faits religieux.**

1. Le fait religieux : un peu de méthode

La connaissance du fait religieux et de son évolution est malaisée et nécessite des méthodes scientifiques que les historiens, les géographes et les sociologues utilisent avec précaution. Elles peuvent être quantitatives et/ou qualitatives.

■ Les objectifs

Les méthodes quantitatives (statistiques, enquêtes par sondage) constituent un effort d'objectivation de la réalité sociale et sont indispensables pour approcher les comportements religieux et les croyances. Elles **prétendent mesurer avec objectivité les phénomènes religieux** en construisant des catégories qui ordonnent la masse d'informations recueillies **et permettent de procéder à des comparaisons dans le temps et l'espace.**

■ Les limites des méthodes quantitatives

Ces outils n'ont cependant qu'une pertinence relative car les risques d'erreur et d'approximations sont présents à tous les détours de la recherche.

Étant donné la difficulté à définir de façon incontestable le mot même de « religion », doit-on par exemple considérer le culte d'Elvis Presley ou la sacralisation d'idées (la République, le Corps, la Nature, etc.) comme des religions ?

Ainsi, pour déterminer qui est membre ou pas d'une religion, l'enquêteur utilise souvent des critères objectifs comme la naissance (judaïsme, hindouisme, islam), ce qui semble un choix assez fiable dans la mesure où les individus sont étiquetés à vie, leur religion interdisant l'apostasie¹. Or, ce n'est pas le cas du bouddhisme (l'entrée et la sortie y sont libres), ni celui du christianisme (le baptême des jeunes enfants y est marqueur de l'appartenance).

Le travail du statisticien peut être rendu plus complexe encore : dans le protestantisme évangélique et pentecôtiste, le baptême par immersion est accordé aux adultes. Il en est de même dans le cas des multi-adhésions. Par exemple, les Japonais appartiennent à deux religions : le shintoïsme qui prend en charge leur naissance et leur mariage alors que le bouddhisme s'occupe de leurs funérailles. Les comparaisons sont alors rendues plus délicates.

Enfin, lorsque le chercheur désire mesurer l'évolution du degré d'adhésion réelle à une religion, il est conduit à utiliser au cours de son enquête des critères d'orthopraxie et d'orthodoxie² propres à la communauté religieuse elle-même. Il en conclura qu'il y a des individus plus ou moins religieux que d'autres, que leur religiosité s'accroît ou diminue. Mais le chercheur peut ici aussi se heurter à des problèmes. Ainsi, pour calculer le taux de pratique religieuse, il peut considérer l'assistance plus ou moins régulière à la messe³. Mais d'une baisse de ce taux, doit-on pour autant déduire la fin de la religion ? Il faut être prudent, car l'assistance régulière au culte n'a pas la même importance dans le catholicisme que dans le protestantisme ou l'islam, par exemple. De plus, on peut constater une diminution de cette pratique sans pour autant y voir le signe définitif d'un déclin de la religiosité : le développement de nouveaux mouvements religieux prouverait plutôt le contraire. Autre exemple, le fait de se définir sans religion ne signifie pas forcément être athée.

Sous réserve de prendre les précautions méthodologiques qui s'imposent, **quantifier les phénomènes religieux est cependant indispensable** à l'objectivation

1. L'apostasie est le fait de renier sa religion

2. Orthopraxie signifie en grec *action, pratique correcte*, et orthodoxie, *opinion correcte*, conforme aux normes officielles de l'institution.

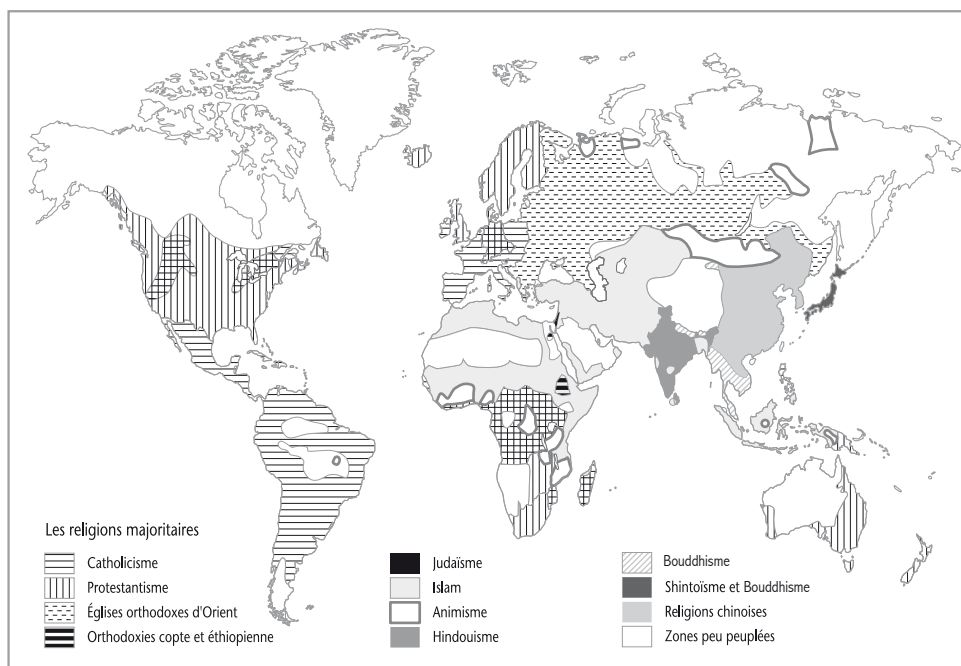
3. La catégorie des pratiquants réguliers a elle-même évolué en fonction des changements de mentalité et de comportements. Le sens social attribué à cette pratique s'est modifié. La définition de cette catégorie inclut depuis 1970 non seulement les croyants qui assistent au moins une fois par semaine à la messe mais aussi ceux qui y assistent au moins une fois par mois.

d'une réalité religieuse très complexe sans laquelle on la perdrait dangereusement de vue. Mais, comme se le demande O. Vallet, « peut-on toujours enfermer une religion dans les chiffres¹ ? » La réponse est, bien sûr, négative.

Dès lors, les méthodes statistiques sont souvent associées à des méthodes qualitatives : l'observation directe des comportements religieux des individus ; la **participation** à la vie religieuse de groupes de croyants et les **entretiens** individuels. Ainsi, le sociologue des religions peut corriger la sécheresse de ses statistiques et mieux saisir les dimensions de la religion.

2. Les religions dans le monde : un peu d'histoire et de géographie

Répartition des religions dans le monde



1. Odon Vallet, in *Atlas des religions*, Le Monde/La Vie, hors-série, 2007.

A. Les religions animistes et les religions polythéistes

■ Les religions animistes

On considère que jadis, les sociétés « premières » pratiquaient des religions de type animiste, dites encore *traditionnelles*. Toujours vivantes sur les continents africain, américain, asiatique et dans le Grand Nord, **elles ont été marginalisées et fragilisées par les influences extérieures subies : colonisation, mondialisation...**

Les animistes seraient 100 millions¹ (sans tenir compte de la double appartenance). Leurs conceptions du monde et leurs pratiques séduisent cependant depuis les années 1960 des Occidentaux en quête de nouvelle spiritualité. Ainsi, le néochamanisme, associé au mouvement *New Age*, est considéré par des chercheurs comme une forme de religiosité syncrétique axée sur le développement personnel et des pratiques thérapeutiques². Pour les animistes, toute chose a une âme et il faut perpétuer les mythes liés à la place de l'homme dans la nature et à la vie communautaire. Il faut en outre chercher à comprendre les desseins du monde invisible afin de maintenir l'harmonie du monde, de la société, des corps et des esprits des hommes, par des rituels spécifiques (voyages chamaniques, sacrifices, divination, transe).

■ Les religions polythéistes

Le polythéisme (croyance en plusieurs dieux) a concerné la plus grande partie des sociétés antiques (et le monde précolombien), peu portées à un prosélytisme agressif. Cette forme de croyance s'est effacée devant les monothéismes, sauf en Inde désignée parfois comme le pays des « 50 000 dieux ».

L'hindouisme est aujourd'hui la religion polythéiste la plus pratiquée concernant les cinq sixièmes de la population indienne et comptant dans le monde près d'un milliard de croyants. Cette culture religieuse remonte au II^e millénaire av. J.-C., lorsque les Aryens, guerriers nomades indo-européens venus du plateau iranien, imposèrent leur civilisation aux agriculteurs de la vallée de l'Indus. Au cours d'une première période – **jusqu'au VI^e siècle** – des « voyants » transmièrent la parole des dieux sous la forme des Veda et des Upanishad.

1. Les données chiffrées proviennent de : *Britannica Book of The Year*, 2002, 2004 ; *Atlas des religions*, Le Monde/ la Vie, hors série, 2007.

2. J. Souty, *Sciences Humaines*, hors série, n° 41, 2003.

Du VI^e aux IV^e siècle avant J.-C., le védisme entra en crise et certains de ses courants furent contestés par des réformateurs (Mahâvîra et Gautama) qui fondèrent respectivement le jaïnisme et le bouddhisme auquel se convertit le fondateur du Premier empire indien, Ashoka Le Grand.

De 300 à 1 200 après J.-C., **l'hindouisme connut sa période classique** : sa tradition se constitua et des pratiques de réalisation spirituelle furent classifiées (yoga, tantrisme...).

La période suivante (de 1200 à 1700) fut marquée par l'invasion progressive des musulmans qui considérèrent au début le sous-continent comme une terre de pillages et une réserve d'esclaves. L'hindouisme vécut des massacres, des conversions forcées à l'islam, mais aussi des moments qui permirent la réalisation d'une symbiose indo-musulmane relativement féconde sur le plan religieux, par exemple, la création du **sikhisme** qui prétendait harmoniser les deux religions.

Du début du XVII^e siècle à 1947 (indépendance de l'Inde), la dissolution de l'Empire moghol permit à l'Occident d'établir sa domination sur le pays. La colonisation britannique au XIX^e et la modernité qui l'accompagnait contribuèrent à stimuler la créativité de grands spirituels hindous. Ramakrishna, Shri Aurobindo, Gandhi, témoignèrent alors de l'exigence d'un hindouisme épuré, non exclusif des autres religions. De cette période (fin XIX^e-XX^e), date un mouvement allant de l'Orient vers l'Occident. Certains Occidentaux percevant leur société comme matérialiste et en perte de spiritualité estimèrent que « *de l'Orient vient la lumière* », notamment de l'Inde. Certes, Frédéric Lenoir rappelle que l'hindouisme, comme le taoïsme et le confucianisme, se distingue par son « incapacité à être une religion exportable » et praticable dans son intégrité par les Occidentaux. Toutefois certains aspects de sa philosophie peuvent être transformés et alors être plus aisément vulgarisés auprès d'eux (on parle dans ce cas de néo-hindouisme)¹.

Enfin, depuis l'indépendance de l'Inde (1947), un intégrisme religieux hindou s'est organisé en réaction au prosélytisme musulman. Aujourd'hui, les milieux nationalistes revendiquent une « Inde hindoue » et les violences intercommunautaires assombrissent une cohabitation qui fut souvent plutôt sereine.

1. Ainsi, parmi les *nouveaux mouvements religieux* qui se sont développés à partir des années 1960, *Les dévots de Krishna*, ceux de la *Mission de la lumière divine*, les méditants de la *Méditation transcendantale* et autres groupes articulant religion et thérapie compteraient des centaines, voire quelques milliers d'adeptes *en Europe*.

B. Le bouddhisme

Au VI^e siècle avant J.-C., Siddhârta Gautama diffusa son enseignement après avoir reçu l'illumination, la *bodhi* (*Bouddha* = l'illuminé, l'Éveillé). À partir du IV^e siècle après J.-C., les premières écoles s'ouvrirent en Inde. Un schisme divisa le bouddhisme en deux grands courants. D'une part, le courant du *Petit Véhicule* (ou *doctrine des ancêtres*) privilégia le monachisme et s'implanta, en prenant la voie maritime, au Sri Lanka, en Birmanie, puis en Indonésie. D'autre part, le courant du *Grand Véhicule*, plus proche d'une religion où Bouddha fut l'objet d'un culte avec édification de temples et pèlerinages, se répandit par voie terrestre au nord de l'Inde et en Chine. Le bouddhisme se propagea selon les déplacements de moines vagabonds ; ce faisant, il s'accultura au gré des sociétés qu'il parcourait. Issu du Grand Véhicule, le *Véhicule de diamant* s'établit au Tibet, en Mongolie et au Japon (où le *Zen* est une forme particulière du bouddhisme). Mais les invasions musulmanes (XI^e siècle) chassèrent le bouddhisme de son milieu d'origine. Ce ne fut qu'au XIX^e siècle que les migrations d'Asiatiques permirent une timide « exportation » du bouddhisme vers l'Occident ; il ne séduisit qu'un public restreint d'intellectuels ou de voyageurs écrivains (comme Alexandra David-Neel).

La seconde moitié du XX^e siècle, à la faveur d'une deuxième vague d'émigration, ethniquement et religieusement très diversifiée, vit se fixer en Amérique du nord, mais aussi en Europe, diverses écoles bouddhistes qui s'inscrivirent dans une logique de mission¹. Des communautés monastiques bouddhiques s'établirent, en France par exemple, particulièrement sous l'action de moines tibétains. Le bouddhisme tibétain est d'ailleurs, « perçu comme l'exemple de ce que peut être une religion de la modernité² » : absence de dogmatisme et d'autorité institutionnelle pesante ; pratique d'une spiritualité qui est thérapie pour l'âme et le corps, qui se rattache à une tradition différente et rassurante apportant une réponse originale aux questions existentielles (la souffrance, l'après-mort).

1. Sur le bouddhisme, on peut lire les articles de M. Wijiyaratna et de J.-N. Robert publiés in *Le Fait religieux*, dir. Jean Delumeau, Fayard, 1993.

2. D. Hervieu-Léger, in *Pouvoirs locaux*, n° 69, 2006, p. 48. On lira aussi avec beaucoup d'intérêt, de F. Lenoir, *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, Fayard 1995 ; *Le Bouddhisme en France*, Fayard, 1999.

En France, on dénombrerait actuellement 600 000 adeptes du bouddhisme et une centaine de centres Zen ; quant à la Soka Gakkai, elle revendique plus de 10 000 membres¹.

C. Les monothéismes

Les trois grands monothéismes historiques naquirent au Proche-Orient au sein de sociétés polythéistes. En effet, la croyance en un Dieu unique, dans l'Antiquité, ne fut attestée que chez les Hébreux et par leur livre saint, la Torah, constituée principalement des cinq premiers livres de la Bible² (la Genèse, l'Exode, le Deutéronome, le Lévitique, les Nombres). Émergèrent ensuite le christianisme et l'islam³. À leur naissance, judaïsme, christianisme et islam étaient portés par un petit nombre de croyants dissidents ; ils peuvent de ce fait être historiquement considérés au départ comme des « sectes » dont les membres étaient des fidèles guidés par des personnalités charismatiques, par leurs livres saints et qui étaient prêts à donner leur vie pour le triomphe de leur foi... **Ces trois religions reconnaissent Abraham (XVIII^e siècle avant J.-C.) comme leur patriarche commun, mais leur histoire et leur espace ne sont pas identiques.**

■ Le judaïsme.

On ne compte aujourd'hui que 15 millions de juifs (dont moins de la moitié en Israël), **mais l'importance religieuse et politique du judaïsme est grande.** D'une part, le message biblique fut transmis au christianisme et à l'islam ; d'autre part, les événements dramatiques du XX^e siècle (guerres mondiales, génocides, décolonisation du Maghreb et du Machrek, effondrement de l'URSS...) et ceux du début du XXI^e (poursuite de la guerre entre Israël et Palestiniens) ont bouleversé les conditions d'existence des juifs, leur répartition dans l'espace (départs plus ou moins forcés d'ici, arrivées et implantation plus ou moins stables là), les représentations collectives de leur destinée... **Les juifs ont cette particularité de n'avoir jamais au cours de leur longue histoire cherché à conquérir ni à convertir les autres peuples en contact avec eux.**

1. La SK pratique un bouddhisme non orthodoxe, celui du moine Nichiren. Son originalité conduit les sociologues à la rattacher à l'ensemble des « Nouveaux Mouvements Religieux », (cf. leur présentation *infra*).

2. Du grec « *to biblion* » signifiant « le livre ».

3. L'Égypte ancienne a connu le monothéisme avec la vénération du dieu unique Aton par le pharaon Aménophis. En Inde, malgré un polythéisme formel, il serait plus juste de parler d'hénothéisme (tendance à privilégier son dieu, tout en acceptant les autres).

Très souvent contraints de vivre hors de leur foyer national, ils subirent souvent l'arbitraire des souverains et la loi du plus fort. Si l'intolérance à leur égard fut inégale dans le temps et dans l'espace, **en Europe, leur situation se détériora dès la fin du XIII^e siècle**¹. Le tragique atteignit son paroxysme avec la Shoah décidée par Hitler en 1942, *solution finale* qui aboutit à l'extermination de plus de six millions de juifs d'Europe. De ce fait, la diaspora juive a été marquée aux XIX^e et XX^e siècles par un fort courant migratoire vers la France, l'Amérique et la Palestine et par la création de l'État hébreu (1948). La renaissance de l'État d'Israël a réussi à créer un terrain d'entente entre des juifs issus de vagues migratoires différentes et sans consensus religieux ni expérience communautaire partagée.

Toutefois, la diversité de leurs options théologiques et politiques ne s'efface pas pour autant. Déjà au XIX^e siècle, certains cercles de la communauté juive en Allemagne, dans la lignée des *Lumières juives*, s'étaient engagés sur une voie réformatrice, avec le souhait de libéraliser les pratiques religieuses. Mais d'autres courants voulaient conserver la Tradition, tout en l'adaptant à la nouvelle société contrairement à la position plus radicale des *orthodoxes*, hostiles à toute modernisation socioreligieuse². Au XX^e, la ferveur et la rigueur accrues de certains juifs orthodoxes donnèrent naissance au mouvement ultraorthodoxe (*haredim*) réparti lui-même en sous-groupes (notamment les *hassidim*³).

■ Le christianisme

Les chrétiens suivent l'enseignement de Jésus, dit le *Christ* ou le *Messie* (« *Envoyé de Dieu* »).

Leur nombre actuel s'élève à environ deux milliards, ce qui en fait la **première religion du monde**. La majorité réside sur le continent américain⁴,

1. Bien que la Révolution française ait inauguré un processus d'émancipation des juifs en leur octroyant la citoyenneté, l'antijudaïsme (hostilité religieuse) puis l'antisémitisme (hostilité de type racial) furent très virulents aux XIX^e et XX^e siècles en Europe.

2. Ces divers courants s'expatrièrent aux États-Unis où actuellement, à côté des juifs *laïcs* (20 %), les *réformistes* représentent environ un tiers des courants juifs contre un quart pour les *conservateurs* et un dixième pour les *orthodoxes* (cf. *Atlas des religions, La Vie-Le Monde*, 2007, p. 39).

3. Au sous-groupe *hassidim* se rattache le mouvement *Loubavitch*, né à la fin du XVIII^e et réparti dans le monde entier ; il valorise la prière et les études (religieuses comme profanes) et impose à ses adeptes des mœurs rigides.

4. Contrairement à une idée reçue en Europe, ce n'est pas la religion musulmane qui, en 2050, devrait être majoritaire mais le christianisme (et le protestantisme au sein du christianisme). Ce dernier devrait alors être la religion des trois quarts de l'humanité. Voir Blandine Chelini-Pont,